

INÉDITS DE TRISTAN TZARA

Après les *Lampisteries* (Pauvert, 1963) ouvrage qui rassemblait ses articles de la période Dada, Tristan Tzara avait préparé le regroupement de ses articles en deux recueils. L'un, *Les Ecluses de la poésie*, devait comprendre ses écrits sur les poètes et la poésie ; l'autre, primitivement intitulé « Mémoires sur l'art de voir et de toucher », devenu *Le Pouvoir des images*, ordonnait les textes relatifs aux arts plastiques. Ces ouvrages figureront parmi les *Œuvres Complètes* mais nous ne les considérons pas comme inédits, malgré l'équivoque dont usent les éditeurs actuels, qui présentent comme tel ce qui ayant déjà paru en revue n'a pas encore eu les honneurs du livre (c'est par exemple le cas des *40 chansons et déchantons* posthumes). De fait, peu nombreux sont les manuscrits véritablement inédits de Tzara, à l'exception des recherches sur les *Anagrammes* et de *Personnage d'insomnie* (1934). On ne peut qu'émettre des hypothèses sur les raisons qui ont écarté ces deux ouvrages de l'impression. Les difficultés permanentes concernant l'édition de la poésie et des travaux d'érudition y sont pour beaucoup, mais peut-être faut-il tenir compte d'hésitations pesant sur la théorie anagrammatique pour l'un, un risque de redondance pour l'autre qui ne se distingue de *Grains et issues* que par un traitement particulier de l'humour.

Restent des textes de conférences, d'interventions radio-phoniques, et des poèmes manuscrits, jetés hâtivement sur le papier, que, contrairement à son habitude, Tristan Tzara n'a ni corrigés ni recopiés. Peut-être n'étaient-ils pas advenus, ce qui ne signifie pas qu'ils étaient sans valeur aux yeux du poète, lequel les conservait soigneusement. Ils sont tous déposés au fonds Tzara de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet. S'ils n'ont pas la caution de l'imprimé, ils sont en revanche parés des vertus de la spontanéité et de la nécessité poétique immédiate.

On trouvera ci-après un choix représentatif de ces différents types d'inédits :

- 1°) Un chapitre de *Personnage d'insomnie*.
- 2°) Deux conférences.
- 3°) Six poèmes.
- 4°) Un extrait de l'étude sur *La signification anagrammatique du Lais*.

* * *

L'homme à branches est le deuxième chapitre de *Personnage d'insomnie*, ouvrage inédit en douze chapitres, commencé à Nice en septembre 1933, achevé à Varengeville en août 1934. Le début de ce passage a été donné comme inédit dans l'ouvrage de la collection « poètes d'aujourd'hui », chez Seghers, consacré à Tristan Tzara ; mais il ne figure que dans la seconde édition, celle de 1960, dont le choix de textes a été remanié par René Lacôte, sans que cela soit précisé.

Contemporain de *Grains et Issues*, auquel il est comparable sur bien des points, *Personnage d'Insomnie* mêle, dans ses lignes serpentine, la prose poétique, le poème et le développement théorique. Il s'agit, par la méthode de libre association, de prolonger, par l'écrit, le rêve à l'infini. Plus exactement, de noter ce que l'on perçoit dans l'état d'égarement qui caractérise le passage de la veille au sommeil, en l'interprétant constamment à l'aide de l'expérience acquise et en développant les images, comme ferait le photographe, afin de parvenir à une connaissance approfondie du vécu.

Dans le premier chapitre, intitulé « Pour passer le temps », le scripteur, après avoir formulé ses préceptes méthodologiques, les illustre par la confection d'un personnage de rêve, dont les éléments reproduiront concrètement les images nocturnes.

Sa tête est constituée d'un bidon, vide, d'essence, agrémenté d'un peigné espagnol, son tronc d'une manne d'osier, le sexe est une pomme d'arrosoir, les jambes sont en crêpe de Chine. L'ensemble fait songer à certains collages de Max Ernst et, plus encore, à des tableaux de Joan Miró reproduits, fort à propos, dans le numéro des *Cahiers d'Art* (1944-1945) où ce texte initial a été publié. L'assemblage hétéroclite se fait avec l'aide du « divin tailleur », énigmatique collaborateur dont il est parlé dans le chapitre suivant que nous imprimons.

Ici, Tzara apporte une solution concrète au problème de l'automatisme psychique, dont on sait à quelle infortune continue il a mené les surréalistes, qui entendaient en faire, à l'origine, l'unique moyen de leur entreprise révolutionnaire. Grâce au rêve expérimental, s'élaborent des contes bleus pour adultes, des récits merveilleux prenant l'allure de récits philosophiques explicitant l'inconscient individuel et collectif. Libéré de toute contrainte formelle et de toute censure, attentif à ne rien laisser échapper de l'activité psychique continue, l'être se meut tantôt dans un monde fantastique où se font jour des comportements nouveaux, voués à la volupté, tantôt dans un univers inquiétant, caractérisant l'angoisse de vivre à notre époque. Par un phénomène de littéralité propre au langage du rêve, le personnage d'in-

somnie passe de l'activité la plus vigoureuse à une vie végétale — et végétative — dont les métamorphoses permanentes soutiennent l'intérêt narratif. Mais l'anecdote reste secondaire au regard des fantasmes qui, en s'énonçant, se fraient une voie vers la réalité, affirmant la puissance du désir à travers « le panthéisme sexuel basé sur le principe de l'osmose ». L'humour donne sa coloration particulière à ce texte dont l'expansion n'est bornée que par les facultés du lecteur.

Henri BÉHAR.

L'HOMME A BRANCHES

C'était un beau matin du mois de mars et le divin tailleur s'en apercevait à peine. Absorbé par ses tâches journalières, dont il arrachait ses moyens de subsistance, il ne se rendait plus compte que le travail avait fini par manger sa vie, l'engloutir entièrement, tant et si bien que l'un se confondait dans l'autre sans laisser de place à la libre interprétation de ses velléités ou même de ses tics. Il y avait de quoi grincer des dents. Et rien d'étonnant à ce que, en dédoublement du dégoût profond que lui inspirait sa vie à répétitions, sa révolte dût s'exprimer d'une manière exhaustive, presque à l'insu de sa conscience corporelle.

Vues à travers la loupe grossissante du temps écoulé, les occupations auxquelles s'adonnait le divin tailleur pouvaient bel et bien lui apparaître à distance comme des solides disposés autour d'une scolarité nébuleuse, c'est néanmoins au milieu d'elles qu'intervint le léger changement physique de l'ordre établi, dont, par la suite, sa vie dut devenir subsidiaire. On était loin de penser que ces occupations, inscrites dans des moules aussi vivants que subtils, mais dont la nature restrictive n'était plus à mettre en doute, eussent pu transformer les circuits standardisés de ses jours en nécessités aveugles, automatiques et fermées aussi anonymes, bouchées, empaquetées et livrées à domicile que l'étaient les produits de consommation courante. En fait, elles aboutirent par

amener un total chambardement de sa vie et par donner au cours de celle-ci une destination imprévue.

Ce fut par un beau matin du mois de mars que cela commença d'une manière presque imperceptible. Rien ne permettait de prévoir qu'un printemps entamé à la légère dans l'odeur de brûlé et les contrefaçons du goût, débouterait bien tristement chargé d'une supplémentaire culpabilité. Rien ne faisait penser que ce printemps singulièrement contondant mais impuissant à atténuer les exhalaisons de pétrole dont les arbres étaient les premières victimes, proies des doctrines de couleurs et des hardiesses des duvets, fût soumis à la corpulente incidence et au tenace manège de quelque sort tombé à l'improviste. Nullement étonné d'abord, le divin tailleur constata qu'un bouton paraissait poindre sur son deltoïde droit. Un bouton comme un autre. Mais bientôt, à la dureté inaccoutumée et pointue de cette désagrégation cutanée de plus en plus apparentée à la cellulose, il reconnut qu'un vrai bourgeon d'un vert jaune encore indécis allait faire irruption sur le champ d'observation encore inculte de son corps.

Avec les milliers de considérations qu'elle traînait à sa suite, une branche allait lui pousser en pleine poitrine. Seraient-ce là les suites incongrues d'une sorte d'école buissonnière de la nature ? Serait-il vrai qu'un printemps intolérant et sans scrupules fût capable de bouleverser la torpeur apprise en éveillant de candides impondérables dans des calices impropres à la germination ?

Ainsi se méprennent, sur un ciel éventé, les couleuvres que vise la trame d'une étoile. Une ombre de cactus, que dis-je, une embarcation de hirsutes manœuvres, une floraison intempestive de boucles d'oreilles, un revers de tempête et son sable aurifère prêtent aux tapis gagnants les coupes favorites de leur haute prestance. Les sèves fortes, en clignant de l'œil, escaladent les machicoulis de sucre tandis qu'autour du bassin tressé dans la vanne des glaciers

une pâleur ineffaçable feint de rompre l'aube mûre
chaque reflet de lune attardé parmi les branches
réunit sur son visage l'or des fous encerclements
et les tiédeurs vermeilles des après-midi de brousse
comme une luge de lumière
à la traîne des regards
et un carrousel de terrasses enroulé de filament d'iris

Vivement s'élève par la défection du
grand poète Nazim Hikmet, injustement
condamné à 28 ans de prison, l'U. N. I.
à lever une protestation énergique contre
le fait que s'arrog le gouvernement
Turc d'étouffer la voix de ceux des
écrivains qui ont mis leur conscience
au service du peuple, de la paix et
de la liberté.

Condamné par un tribunal militaire
sous le prétexte que dans le papeterie
des élèves de l'école navale on avait
trouvé des livres de poèmes de N. H.,
— livres qui, par ailleurs, étaient en
vente dans les librairies, — N. H.
est depuis 13 ans en prison. Après
avoir éprouvé tous les usages légaux

pour faire revivre son père, N. H. a
commencé la pièce de la prison. Transporté
à l'hôpital d'Istanbul, la prison
lui fut faite d'êchec puis en liberté provisoire,
ce qui l'incita à écrire cette pièce. Mais
on dit bientôt s'apprivoiser que ce ne fut
la fin subterfuge et N. H. se vit
contraint de recommencer la pièce de
la prison.

Gravement malade, de vie et en danger.
L'U. N. L., en exprimant sa volonté de voir
respectés les droits élémentaires de l'humanité,
droits que l'intelligence humaine a depuis
toujours considérés comme sacrés, demandant
à ses adhérents de protester auprès de
l'Ambassade de Turquie, 17, rue Biot, Paris ~~14~~
et s'engage de tout mettre en œuvre pour
que le grand poète turc soit ~~mis en~~
~~liberté~~ libéré.

Texte écrit par Tristan TZARA au Comité National des Ecrivains,
en faveur de Nazim Hikmet alors emprisonné.

qu'enveniment les ailes longuement mûries dans la
[persistance des limites

tandis que les branches poussaient sur le corps du divin tailleur, et qu'indomptables s'entrepénétraient les forces de leur nature lente. Voilà au bord d'un manteau de précipice et de treillis de quoi mettre un terme aux innombrables racontars dont la vie de chacun d'entre nous est le reflet.

Qu'elle soit à la merci des couronnes de fleurs d'abricotiers ou de la rapide mousse des piqûres malveillantes, les unes et les autres favorisent sinon provoquent les insensés développements de la mélancolie sans fard.

Des signes multiples et cohérents vinrent chuchoter un peu partout leur véloce joie de vivre et de minces pousses apparurent dans la chevelure déjà abondante du divin tailleur. De ses cuisses et de ses omoplates, de ses avant-bras et de ses chevilles, une force haïssable faisait monter, on ne sait par quels absurdes rappels de profondeurs, les inéluctables incarnations. Les feuilles naissantes s'in-sinuaient déjà dans les recoins de ses poches et dans les pliants abris de paille humide avec l'insolence des êtres prêts aux combats de la lumière et sûrs de leur existence sans dilemme. Peu à peu, la singulière destinée dont s'était emparé son corps, qui au début l'intriguait, à l'égard de laquelle le divin tailleur avait nourri une tendresse presque perverse mêlée d'inavouable curiosité tant qu'elle fouillait une terre étrangère, lui devint assez chère pour y investir son entière liberté. Malgré la résistance, adroitement déblayée, des préceptes moraux, il se décida — ou ne se soumit-il pas plutôt à un concours de circonstances accablantes et hâtives sans trop se soucier du monde de répercussions sentimentales où cette braise de délire l'entraînait ? — à se cacher des hommes. Sa phobie, parallèlement à son amour de la solitude qui souvent se confondait avec un narcissisme des plus compatissants, vint mettre à l'unisson son paysage intérieur et l'atroce conte dont le divin tailleur suivait, absent, les méandres merveilleux.

Il faut préciser que cet examen intérieur n'était que d'ordre pseudo-narcissique, car il n'avait en vue que les attributs de sa superstructure végétale. Et malgré l'insuffisance des mots à poursuivre des confrontations millimétriques dans le galop des têtes, il était parfaitement évident, d'une évidence à se casser les dents, que

sa nouvelle condition qui manquait d'un langage correspondant obligeait le divin tailleur à se nourrir de racines, l'influence de la superstructure sur la structure le portant naturellement à cela. Aussi, pour qu'aucun soupçon de trahison ne puisse s'établir à cet endroit, malgré sa conscience encore vierge jusqu'à présent de toute expérience d'inceste et d'aérophagie, débarrassé comme il était des préjugés envers les conventions végétales et animales, il faut ajouter qu'il évitait soigneusement de satisfaire sa faim des racines et des écorces présentant une ressemblance avec celles dont lui-même était à tour de rôle et l'esclave et le maître.

Dans aucun ordre de tristesse approprié à la cadence des catégories par classes de grandeur, où s'emboîtent, jusqu'à la saturation, les sous-jacentes accusations envers les maniaques correspondances du tout au tout, il n'y a de place pour raisonnablement dénoncer la pauvreté d'un homme qui, à son insu, tombe du jour au lendemain victime d'une étrange conjuration. La nature timide et délicate du divin tailleur l'aidait dans les démarches de son dévouement et le prédestinait à la singularité des mœurs désormais fleurie d'une aussi vaste entreprise d'évolutions et de favoritisme.

Tristan TZARA.

DEUX CONFÉRENCES DE TRISTAN TZARA

Si Tristan Tzara pouvait déclarer qu'à Zurich il n'avait pas lu Jarry, il s'est bien rattrapé depuis. Et d'ailleurs, il avait entendu son ami Jean Arp lire des extraits d'*Ubu Roi* lors des soirées Dada. De sorte qu'il ne tarda pas à désigner la trilogie Rimbaud + Lautréamont + Jarry comme étant à l'origine de l'esprit Dada. Dans l'« Essai sur la situation de la poésie » qui situe si clairement le courant poétique-révolutionnaire de la littérature française, Tzara attribue un rôle majeur à Jarry dans la définition de l'Esprit Nouveau par l'usage de l'absurde et de l'arbitraire :

Après avoir, avec une singulière conscience, extrait l'humour d'une certaine bassesse crapuleuse où se complaisait le comique en lui donnant

sa signification poétique, Jarry s'est servi d'éléments alors *inattendus* comme la *surprise* et l'*insolite* pour interrompre le courant contemplatif que depuis le romantisme la poésie ne cessait de suivre...

écrit-il en 1931. Il insiste à nouveau sur sa fonction d'éveilleur lorsqu'il évoque sa parenté avec Apollinaire, en précisant :

Toutefois, le matériel et les moyens qu'il a employés étaient en grande partie empruntés à la mystification symboliste. Là réside la grande ambivalence de Jarry, qui échappe à toute définition. (Préface d'*Alcools*, 1953).

La conférence qu'on va lire, postérieure à ces approches répétées, illustre en quelque sorte la méthode critique dont Tzara usait à l'égard de ses contemporains comme des écrivains qu'il aimait, et dont nous ne doutons pas qu'il souhaitait qu'elle lui fût appliquée.

Sachant fort bien la responsabilité qui incombait à Jarry dans la propagation du mythe le concernant, Tzara voulait écarter les apparences pour saisir l'unité d'une démarche, sa volonté prééminente de construire un édifice poétique. Une fois de plus il apparaît que la poésie est une activité continue de l'esprit, s'exprimant hors de toute forme préétablie, qui a pour attribut essentiel la liberté. Quant à la forme particulière de l'esprit jarryque, qualifiée d'humour, Tzara situe son lieu d'origine dans un sentiment de détresse surmontée par la raillerie et la vision critique, lui permettant ainsi de dépasser le pessimisme symboliste.

Grand collectionneur, Tristan Tzara qui possédait le manuscrit des *Gestes et opinions du Dr Faustroll, des Silènes*, etc. et, bien entendu, la collection complète du *Canard Sauvage*, donne ici le texte de poèmes dont le manuscrit a figuré à l'exposition consacrée à Jarry par le Collège de Pataphysique en 1953 ; seul le premier d'entre eux, « Dans la Chambre », a été édité dans les *Cahiers* dudit Collège et dans les *Œuvres Complètes* de Jarry, collection de la Pléiade ; il présente une variante.

* * *

Le fondateur de Dada n'a cessé d'être interrogé sur ce mouvement, toute sa vie durant. On trouvera ici un texte peu apprêté qui nous donne, pour ainsi dire à chaud, ses réactions sur une exposition qui ouvrait en 1958 l'ère des rétrospectives. Les principes essentiels, défendus dans sa jeunesse, lui paraissent d'une actualité toujours aussi vive. Par-delà toutes les variations d'une existence active, cette permanence ne laisse pas d'être émouvante.

H. B.